

OPINIONS CHAMPS LIBRES

Johnson ou le populisme souriant



ANALYSE

Alexandre Devecchio

@AlexDevecchio

Johnson n'est pas Trump. Pas tout à fait du moins. Certes, les deux leaders à la chevelure peroxydée partagent un même goût pour la transgression, une même capacité à s'adresser aux classes populaires, une même logique souverainiste. Sur le plan économique, tous deux sont libéraux sans pour autant être naïfs sur la question du libre-échange. Tous deux sont adeptes d'une certaine fermeté en matière de sécurité et d'immigration. En un mot, ils peuvent être qualifiés de « populiste ». Terme brandit comme une insulte par leurs adversaires et qu'ils ont su retourner à leur avantage. Cependant, si Donald Trump reste un populiste ancienne génération, Boris Johnson est peut-être en train d'inventer le populisme 2.0.

« Je m'engage à être le président de tous les Américains », avait assuré Donald Trump dans un discours de victoire au ton inhabituellement apaisé, avant d'ajouter : « À ceux qui n'ont pas voté pour moi, je tends la main ». Il n'en a rien été comme en témoigne encore sa sortie tonitruante et revancharde ce jeudi après son acquittement devant le Sénat dans son procès en destitution. À la Maison-Blanche, Donald Trump a fait du bruit et de la fureur ses marques de fabrique, consolidant sa base en exacerbant les divisions, bien aidé en cela par le camp démocrate qui quatre ans durant n'a eu pour seul programme que la diabolisation du président et de son électorat.

Depuis son écrasante victoire lors des législatives de décembre, et plus encore depuis la concrétisation du Brexit, Boris Johnson emprunte un autre chemin : celui du « populisme décent » théorisé par le penseur britannique, David Goodhart, dans son essai, *The Road to Somewhere* (2017), traduit en français l'année dernière sous le titre « Les deux clans » (Les Arènes). L'auteur y plaide

pour une réconciliation entre les « Anywhere », c'est-à-dire « ceux de partout », les antiBrexit à l'aise avec la mondialisation dont ils tirent profit, et les « Somewhere », « ceux de quelque part », c'est-à-dire les proBrexit perdants économiques et culturels de la globalisation et inquiets de la disparition de leur mode de vie. Goodhart affirme que le plus grand défi pour la prochaine génération est la création d'une nouvelle règle du jeu démocratique qui prendrait en compte de manière plus équitable les intérêts et les valeurs des seconds sans écraser le libéralisme des premiers. Pour l'essayiste, il revient aux « Anywhere », minoritaires, mais culturellement et socialement dominants, de faire des concessions notamment en matière d'immigration, de libre-échange et de changements sociétaux.

Cela lui vaut notamment d'être comparé par certains historiens britanniques au roi Charles II, surnommé « Merry Monarch »

Outsider et membre de la haute société britannique, nationaliste cosmopolite, ancien maire de Londres conservateur adulé à l'époque par les travaillistes, Johnson semble être par son style et son parcours même l'homme de ce compromis. Ces premiers pas illustrent également cette volonté de réconciliation. « Vous qui avez voté tory pour la première fois de votre vie, vous qui nous avez prêté votre voix, merci de nous faire confiance, votre voix a été entendue, et il était temps », a-t-il déclaré au lendemain des élections avant d'annoncer une augmentation du salaire minimum de 6 % et d'intervenir, le 14 janvier dans le sauvetage de la compagnie aérienne régionale Flybe.

En haut des dépenses et des investissements prioritaires, le service de santé national (NHS) et les régions industrielles du nord de l'Angleterre et des Midlands paupérisées.

En même temps, Johnson a célébré sans triomphalisme l'entrée en vigueur du Brexit pour ne pas raviver les divisions nées de la campagne référendaire et tenté de rassurer en faisant l'éloge du libre-échange dans un discours toutefois sans compromis à l'égard de Bruxelles. Prenant une posture écolo inattendue, très éloigné du climatocéphisme de Trump ou Bolsonaro, il a également avancé à 2035 l'interdiction des ventes de véhicules essence ou diesel. Il faut avant tout y voir un geste en direction des habitants des métropoles sensibles aux thématiques environnementales.

La deuxième singularité du populisme nouveau de Johnson est sans doute son côté souriant et optimisme. Cela lui vaut notamment d'être comparé par certains

historiens britanniques au roi Charles II, surnommé *Merry Monarch* (Monarque Joyeux) qui en 1660, après quelque vingt ans de guerre civile et une expérience républicaine sous Oliver Cromwell, rétablit la monarchie. Sa campagne législative, « *Get Brexit Done* », pastichant la comédie romantique culte, *love actually*, a habilement permis de dédramatiser l'enjeu. Là où les souverainistes, en particulier français, se sont souvent complus à endosser le costume de « losers nostalgiques » ou pire de « réactionnaires » taillé pour eux par leurs adversaires, la force de Johnson a été de présenter le Brexit comme une chance pour l'avenir et non comme un retour au passé.